

gante, avec laquelle un homme peut couper convenablement de deux à trois acres par jour. A moins que nous n'eussions vu la machine opérer avec succès, sans causer de perte, et sur toutes sortes de grains, nous ne pourrions en recommander l'usage. Quand les épis sont forts et droits sur une surface unie, elle peut couper le grain, mais nous concevons que dans toutes circonstances, elle balotera et secouera le grain plus que ne fait la faux dont nous parlons. Nous avons eu occasion de visiter le magasin d'instrumens agricoles de M. H. L. Emery, de la rue Broadway, à Albany, et nous avons à notre bureau son "Catalogue Descriptif." Ce monsieur a un excellent assortiment d'instrumens d'agriculture, que nous décrirons dans des numéros futurs de ce journal, ainsi que d'autres que nous avons vus à la Foire. Dans tous les sens, aux Etats-Unis, il y a des magasins d'instrumens agricoles, où le cultivateur peut se pourvoir de tous ceux dont il a besoin. Nous n'avons pas observé d'instrumens à égoutter, bien qu'il ait dû y en avoir sur le lieu. Nous supposons pourtant que l'égout au moyen de canaux souterrains est peu pratiqué dans l'Etat de New-York, et dans le fait nous n'y avons pas vu l'égout de surface pratiqué sur un plan étendu, bien qu'en plusieurs endroits le sol en eût été grandement amélioré.

Au total, l'Exhibition a fait beaucoup d'honneur à l'Etat de New-York, et nous désirerions que les habitans du Bas-Canada montrassent autant d'intérêt pour l'avancement et la prospérité de l'agriculture: s'ils veulent en croire à notre parole, nous pouvons leur assurer qu'il n'y a rien dans le climat ou le sol du Canada qui puisse les empêcher d'atteindre à une aussi grande perfection en agriculture, qu'on l'a fait dans l'Etat de New-York. Nous pouvons leur dire que ce dernier pays produit des chardons et d'autres herbes nuisibles aussi bien que le Canada, et que ces herbes ne croissent pas plus naturellement ici que dans l'Etat de New-York.

Avec de l'énergie et de la persévérance, notre agriculture pourrait devenir bientôt aussi florissante que celle de nos voisins, sous tous les rapports, à l'exception peut-être de la récolte du blé. L'ignorance et l'indolence seules peuvent trouver des inconvéniens dans notre sol et notre climat: si les cultivateurs de New-York ont des avantages qui leur soient particuliers, nous avons aussi les nôtres pour les compenser. Pensons bien de nous-mêmes et de notre position naturelle, et il nous deviendra beaucoup plus facile d'améliorer notre condition. Nous pouvons observer, en finissant, qu'autant que nous en pouvons juger, la science et l'art de l'agriculture ne sont connus qu'imparfaitement dans les Etats-Unis aussi bien qu'en Canada, si ce n'est par un petit nombre d'individus, et que l'amélioration générale de l'agriculture est encore dans son enfance chez les Américains comme chez les Canadiens. La question est maintenant de savoir lequel des deux peuples fera le plus grand ou le plus prompt progrès dans la carrière d'une honorable concurrence. Quant au climat et au sol, nous n'admettrons pas qu'il y ait chez nous infériorité ou désavantage; mais il y a d'autres circonstances qui peuvent avoir une grande influence, telles que l'éducation, les fonds, l'énergie et la persévérance dans le travail et le zèle à adopter dans la pratique des améliorations judicieuses. L'un et l'autre pays font journellement quelque progrès, du côté de l'habilité et de la richesse, au moyen de l'émigration; mais ce progrès est plus grand dans les Etats-Unis que parmi nous. Les Américains ont aussi plus de capitaux disponibles; ils sont plus avancés dans leur éducation, et ce qui ne pèse pas peu dans la balance, ils ont plus d'énergie et un désir plus ardent d'avancer, ou d'être en avant, que n'en montre notre population: c'est ce qui se remarque dans toutes leurs transactions. Il est impossible de passer par leurs campagnes, et de voir leurs villes et leurs villages, sans admirer les progrès étonnans